

## AVANT-PROPOS

Nous avons voulu, dans ce sixième numéro d'*Atala*, nous interroger sur les rapports qu'en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, nous entretenons avec l'Antiquité et les textes des Anciens, car ils semblent non seulement ne plus aller de soi, mais encore être devenus problématiques, en tout cas à interroger. En effet, aujourd'hui, lire les auteurs anciens et/ou consacrer son activité professionnelle à les faire aimer, s'intéresser à l'Antiquité et en faire son champ de recherche, apparaissent souvent comme des activités incongrues en ces temps voués à la « modernité ». Sensibles à l'air du temps, les élèves des lycées ont, dans la dernière décennie, massivement déserté les cours de latin et de grec. Les questions au programme d'histoire en seconde – Le citoyen athénien au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et La naissance et la diffusion du christianisme – rencontrent la même réticence, exprimée souvent sous la forme d'un « À quoi ça sert ? » Pour ces élèves et leurs parents, la « préparation à la vie active » et à « l'université du III<sup>e</sup> millénaire » a partie liée avec la « rentabilité » et, hors l'immédiateté, il n'y a point de salut... Vinciane Pirenne-Delforge présente parfaitement cette situation dans l'avant-propos de son article *Les Grecs, leurs dieux et ceux des autres : réflexions pour aujourd'hui sur une religion d'hier*.

Mais il ne s'agit pas pour nous de regretter un « bon vieux temps » mythique<sup>1</sup> ou de nous affliger, sur le mode atrabilaire, de l'évolution de la société. Nous avons parfaitement conscience de ne plus être en empathie avec le monde antique – tant païen que chrétien d'ailleurs – comme le montre Odette Touchefeu dans son article *Images de l'Antiquité : quels regards ?* à propos de la lecture des images venues de l'Antiquité, qui nécessitent un apprentissage pour que nous les com-

---

(1) Relativisons quelque peu : Georges Steiner dans *Errata*, (Gallimard, Du Monde entier, 1997, p. 47) rappelle qu'ils étaient trois au lycée français de New York à étudier le grec – « un Vichyssois qui allait devenir un peintre à la mode, un anarchiste belge et moi-même » – mais il est vrai qu'alors on n'hésitait pas, pour en assurer malgré tout l'enseignement chaque semaine, à faire appel à un professeur venant de Yale « un classiciste [...] spécialiste de Descartes » !

prenions de nos jours. Sans doute n'avons-nous pas appris, comme Montaigne, le latin dans nos premières années, et ne pouvons-nous pas dire, comme Rousseau : « À six ans, Plutarque me tomba entre les mains, à huit, je le savais par cœur. » Mais surtout, nous savons que la distance qui nous sépare aujourd'hui des Anciens n'est pas seulement temporelle mais qu'elle est fondée sur une altérité foncière, dont Pierre Brulé analyse quelques traits constitutifs dans son article *Beau comme l'Antique !*

C'est pourquoi nous avons intitulé ce numéro *Approcher l'Antiquité aujourd'hui*, conscients que la réalité antique est difficile à appréhender et qu'il ne saurait y avoir sur elle, comme sur tout objet scientifique, de savoir définitif, ce qui autorise nos auteurs à emprunter différents chemins, nourris de tous les apports des sciences humaines modernes, pour y accéder. Mais en même temps, ce titre affirme notre conviction que les Anciens ne sont pas voués au tombeau, fût-il appelé mémorial, et qu'ils peuvent, et à notre sens doivent, être partie prenante dans l'élaboration d'un humanisme moderne, ce qui pose le problème de leur transmission.

### LOINTAINE ANTIQUITÉ ?

La tradition humaniste voulait que nous fussions, en ligne directe, les héritiers des Anciens. Il s'agissait donc de transmettre un patrimoine, qu'il fût nommé gréco-romain ou judéo-chrétien, constitué essentiellement de textes. En vanter la richesse et la beauté allait de soi : Homère avait été, au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le fondateur de la littérature (occidentale, précisait-on parfois simplement) qui, d'emblée, avait produit deux chefs-d'œuvre, *L'Iliade* et *L'Odyssée*. Au V<sup>e</sup> siècle, Athènes avait fait naître, et porté à la perfection, la tragédie, à travers Eschyle, Sophocle et Euripide qui allaient nourrir notre théâtre classique. Chacun savait que la philosophie était née dans le monde grec et avait eu, au IV<sup>e</sup> siècle, deux penseurs majeurs, Platon et Aristote, ou que la démocratie était une création athénienne... Et combien d'adultes ont gardé de leurs souvenirs d'écoliers qu'à la Renaissance on « redécouvert » l'Antiquité et les Anciens et qu'alors refleurirent tous les arts, parce qu'on les copia ! De même l'Histoire, qu'elle fût grecque ou romaine, était essentiellement une réserve d'*exempla* : les grands hommes, auteurs de grandes actions, y étaient exaltés. On sait quelles références y puisèrent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, aussi bien l'abbé Lhomond, l'auteur du fameux *De viris illustribus urbis Romae*, traduit par tant de générations de latinistes, que les orateurs révolutionnaires. On pourrait multiplier à l'envi les exemples de cette vision des Anciens comme « admirables ». Les découvertes de Pompéi et d'Herculanum, l'essor de l'archéologie, ne firent paradoxalement que la figer davantage, en

répandant de surcroît quelques images convenues supplémentaires, comme celle des temples de marbre blanc couvrant l'espace méditerranéen avec leurs trois ordres, ou toutes celles, assez unanimement partagées encore et relevant toujours de l'idéalisation, dont se moque Pierre Brulé dans le dialogue fictif qui ouvre son article *Beau comme l'Antique !*

Or, cette « idyllique perception commune », cette « imagerie collective » comme dit Pierre Brulé, nous ne pouvons plus y croire, du fait de la multiplication des documents dont nous disposons à l'heure actuelle, de l'extraordinaire fécondité des travaux s'appuyant sur l'anthropologie sociale, nourris des nouvelles questions que « les évolutions nouvelles de nos sociétés » nous amènent à « poser à cet autrefois-là ». Et pourtant, elles continuent à parasiter notre vision de l'Antiquité, et surtout il arrive qu'elles soient un frein puissant à l'avancée du savoir la concernant. Pierre Brulé analyse à travers bien des exemples les tabous qu'elles avaient fait naître et qu'il a fallu lever pour arriver enfin à lire ou à comprendre ce que les textes disaient. Il est vrai qu'ainsi la société grecque de l'Antiquité nous apparaît comme bien moins (faussement) familière, mais aussi que nous la comprenons sans doute mieux, au prix d'un effort permanent d'adaptation.

Nous mesurons la difficulté de la tâche auprès du grand public, et sans doute des jeunes élèves, à la lecture de l'article de Françoise Berretrot intitulé *Rennes dans l'Antiquité au musée*. L'exposition scientifique « Fondations, Rennes et le Pays de Rennes dans l'Antiquité » au Musée de Bretagne qui présentait les résultats des fouilles récentes menées au cœur de la ville de Rennes, à travers une scénographie à la fois originale et didactique, reflétait la volonté des conservateurs d'impliquer le visiteur dans les découvertes. L'un de ses objectifs était aussi de « casser les mythes » sur « nos ancêtres les Gaulois » dans la région. Or, elle a reçu un public bien moins nombreux qu'une manifestation délibérément ludique de cinq jours, huit mois plus tard, utilisant en partie les mêmes objets mais véhiculant une vision mythique, l'exposition « Astérix » à l'Hôtel de Ville de Rennes.

Luciano Canfora, dans son article intitulé *Comment on est lié par les archétypes* propose une approche un peu différente du même problème. Certes, pour lui aussi, il s'agit d'être conscient de la distance qui nous sépare des Anciens, de récuser une vision de l'histoire comme éternel recommencement nous permettant de « traiter les Anciens et leurs pensées comme faisant partie de notre époque », mais il montre également comment les ruptures dans la pensée, dans des domaines aussi variés que la politique, la conception de l'évolution historique, la rhétorique, dès l'Antiquité d'ailleurs, et jusqu'à nos jours, se sont pro-

duites grâce à la connaissance des Anciens, contre eux et avec eux donc. Ainsi Hobbes, au XVII<sup>e</sup> siècle, fait « exploser » le discours politique des Anciens et « en manipulant les mots des auteurs classiques, fonde les sciences politiques modernes ». De même, nous ne pouvons nous reconnaître dans la démocratie athénienne, fondée sur l'exclusion sociale, mais nous sommes conscients que ce modèle a alimenté la pensée politique des modernes. Deux exemples parmi d'autres de « l'ambiguïté et en même temps de la fécondité que représente la façon dont les archétypes nous lient », de la manière aussi « dont on peut et dont sans doute on doit à la fois s'en affranchir et les comprendre dans leur historicité spécifique ».

### VERS UN NOUVEL HUMANISME

#### *Un présent questionné*

Du passé, nous savons qu'on ne fait pas table rase. Luciano Canfora nous a fait comprendre que s'y intéresser, loin de relever de l'obscurantisme, pouvait être fécond ; Lucien Jerphagnon, avec allégresse, dans son article intitulé *D'un espace-temps à tous les autres*, célèbre lui aussi le bénéfice qu'apporte le contact avec le passé, et chante le bonheur que nous éprouvons à nous déplacer dans le temps autant que dans l'espace, deux choses que connaissaient aussi parfaitement les Anciens. Mais il insiste surtout sur la nécessité d'avoir de l'Antiquité une approche historique, loin donc des clichés ou de l'admiration obligée : elle est multiple, aussi bien par les siècles que par l'aire géographique qu'elle recouvre. La première tâche qui nous incombe est peut-être alors de ne « mêler ni [...] confondre ces "Antiquités"-là, mais [de nous] attacher à la spécificité de chaque espace-temps révolu » afin de nous approprier leur « infinie diversité, temporelle et spatiale ». Peut-être pourrions-nous ainsi être des hommes cultivés, c'est-à-dire des hommes riches de ce que Lucien Jerphagnon appelle le « cosmopolitisme intellectuel », susceptible d'intensifier notre présence au monde et que vantaient déjà les Stoïciens.

L'un des bénéfices de cette approche historique, fondée sur la conscience de la distance et de la différence, qui consiste à nous mettre en face de l'Antiquité comme en face d'un « espace-temps révolu » et non à nous en faire les héritiers, est la confrontation des pratiques ou plus exactement la possibilité d'interroger l'autre qu'est l'homme de l'Antiquité à travers nos propres questionnements.

Le caractère fructueux de cette attitude apparaît dans deux articles. Vinciane Pirenne-Delforge interroge le système religieux des Grecs et des Romains en tant que « système d'une grande cohérence et d'une

grande étrangeté dont la valeur ne tient pas seulement [...] à la notion floue d'héritage. mais bien à son humanité » et son article, *Les Grecs, leurs dieux et ceux des autres*, insiste sur les résonances en nous, aujourd'hui, des interrogations que suscitent deux auteurs grecs, Hésiode et Hérodote, interrogations foncièrement humaines à ses yeux et qui, par là, suffisent à justifier leur lecture. « Intensifier [notre] présence au monde », écrivait L. Jerphagnon.

Dans la même perspective, l'article de Nicole Belayche : *L'Histoire des religions du monde romain : une manière de faire de l'histoire... contemporaine* instaure une sorte de mouvement dialectique entre l'Antiquité et nous. Elle y montre en effet comment l'affirmation des identités religieuses et des traditions nationales n'interdisait nullement l'intégration culturelle des non-Romains de naissance à l'État romain, et plus particulièrement à l'Empire. Pour ce faire, elle s'appuie sur de multiples exemples, entre autres celui du judaïsme palestinien d'époque impériale, dont le rapport religieux à l'espace coexiste en une constante adaptation, sans reniement, avec les délimitations administratives romaines. En retour, se trouvent peut-être éclairés les débats d'aujourd'hui sur l'intégration : que valent « les positions d'exclusion que certains discours actuels présentent comme la condition de la préservation des identités » ? Et sont-ce alors les revendications identitaires ou « les prétentions à l'universalisme » (qu'affirma le christianisme naissant) qui sont « génératrices d'exclusion » ? Questions brûlantes en effet.

C'est une démarche du même type que propose l'article de Paolo Scarpi, *Polythéisme et « globalisation » : l'anomalie de la religion grecque antique face au monde contemporain*. Son constat de départ – la globalisation des marchés élimine, par souci du profit maximal, les différences dans ce qui est produit – et sa connaissance de l'Antiquité l'amènent à reconnaître l'anomalie qu'a constituée la parenthèse grecque de quelques siècles avec son polythéisme face à ce qu'il appelle « le processus d'homogénéisation que l'universalisme politico-religieux des royaumes orientaux d'abord, d'Alexandre, de ses successeurs, de Rome et du christianisme ensuite portait inévitablement en lui ». Si l'histoire de l'anomalie grecque est donc celle d'une « faillite », nous pouvons nous demander avec lui si « aujourd'hui, nous réussirons jamais à nous opposer à la disparition des identités et des spécificités culturelles que la globalisation veut nous imposer. »

### *Une archéologie du savoir*

Toutefois, que nous le voulions ou non, nous sommes largement tributaires d'une foule de données issues de l'antiquité gréco-romaine ou

judéo-chrétienne. Si, comme le soulignait V. Pirenne-Delforge, « les références [...] qui sont à l'œuvre dans ces cultures nous sont largement étrangères, une fois mises de côté les images reçues et compassées [...] », il n'en reste pas moins vrai que certaines de nos pratiques ou coutumes prennent un sens nouveau ou sont mieux informées si elles sont éclairées par une étude de ce qui les a produites ou de leur histoire. C'est en ce sens que deux articles revisitent, pour en retrouver la signification, le « Notre Père », et le tabou qui, longtemps, pesa sur le mariage entre cousins germains.

Christian Boudignon, dans *La Terre et le pain. Une ancienne lecture « matérialiste » du « Notre Père »*, s'interroge sur l'un des premiers commentaires auxquels la prière donna lieu, celui d'Origène au III<sup>e</sup> siècle après J.-C., et par une lecture méthodique du premier comme de la seconde, il conclut que la volonté d'Origène de spiritualiser la prière s'explique par l'interprétation littérale et matérialiste qu'en faisait « toute une partie de la communauté chrétienne de la fin du II<sup>e</sup> siècle et du début du III<sup>e</sup> siècle » et qui « recouvre probablement des attentes eschatologiques propres au judaïsme hellénistique dont s'est détaché le christianisme au II<sup>e</sup> siècle ». Ainsi, la prière des Chrétiens est-elle sans doute à l'origine une prière judaïsante, se détachant de son origine par le travail de commentaire des « penseurs » chrétiens, et c'est ce qui peut éclairer la logique d'une composition que l'on a du mal à comprendre.

Dominique Martinetti-Lhuillier, en écrivant *Cousin, cousine : le juge et l'évêque...* cherche, elle aussi, à « élucider les ombres de ce qui est trop connu et par là-même méconnu [...], retrouver le sens des textes anciens transmis par une longue tradition » comme le dit C. Boudignon. Elle mène une véritable « enquête dans le droit romain et la patristique » pour reconstituer la loi sur le mariage entre cousins germains, édictée par Théodose I<sup>er</sup> dit « le Grand » et Ambroise, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et pour en expliquer les raisons, fort politiques chez tous deux – bien que pour des raisons différentes. Et pourtant l'Église l'imposa et le tabou pesa longtemps sur les mentalités.

Dans un tout autre ordre d'idées, Serge Meitinger (*Cratylus redivivus...*) nous montre la résurgence régulière, « de Fronton à Ponge, en passant par l'humanisme italien, Vico, un large pan du romantisme et même Proust », de la problématique en œuvre dans le *Cratyle* de Platon. Son article souligne comment la poétique moderne, telle qu'elle s'exprime, par exemple, dans la correspondance entre Jean Paulhan et Francis Ponge, continue le questionnement de Socrate à Cratyle sur l'adéquation entre les mots et ce qu'ils nomment, au-delà de l'analyse philosophique du langage.

## COMMENT TRANSMETTRE L'ANTIQUITÉ ET LES TEXTES ANCIENS ?

C'est assurément d'abord vers les élèves des collèges et des lycées que nous devons faire porter notre effort et Anabelle Blache, jeune professeur de Lettres classiques qui enseigne dans un collège en Réseau d'Éducation Prioritaire (REP), nous en fait saisir, dans son article *Énée au pays des Ch'tis...*, toute la difficulté.

Dans cette tâche, les Instructions officielles récentes constituent une aide précieuse.

Odette Touchefeu-Meynier nous rappelle dans son article *Images de l'Antiquité : quels regards ?* qu'en effet, la « lecture » de l'image a désormais sa place dans les pratiques pédagogiques, et que ces Instructions en précisent les objectifs et les modalités, notamment « la comparaison entre texte et image ». Pour autant, la tâche n'en est pas toujours plus facile. et souvent les images sont accompagnées de légendes ou d'explications divergentes : elle analyse, à travers plusieurs exemples, les erreurs d'interprétation et leurs raisons, mais explique aussi comment travaillent les chercheurs aujourd'hui, et surtout entend poser des « jalons pour une épistémologie de la lecture d'image ».

On ne mesure pas bien encore l'impact d'une innovation introduite par les Instructions officielles de 1996, concernant la classe de sixième, lorsqu'elles ont inscrit au programme des cours de français l'étude de quatre textes, dits fondateurs : *L'Odyssée* d'Homère, *L'Énéide* de Virgile, les *Métamorphoses* d'Ovide et la Bible. Geneviève Bodet et Pierre Champion, dans leur article *Enseigner les textes de l'Antiquité. La notion de texte fondateur en sixième* en rappellent la visée : procurer à tous les élèves du collège unique l'accès à des « sources culturelles majeures » susceptibles de faire partager des « références communes ». En s'attachant plus particulièrement au cas de la Bible, les auteurs s'interrogent sur les conditions pratiques de cet enseignement mais surtout sur la place et le sens qu'il peut prendre dans la formation du jeune citoyen et de l'homme.

Nous n'avons pas voulu oublier les lecteurs adultes, ceux qui ont connu les joies des versions latines, des « préparations » cicéroniennes ou virgiliennes et qui se rappellent avec émotion les vignettes et les traductions toutes faites de l'ancien Gaffiot. Ils pourront retrouver leurs auteurs favoris avec l'aide d'un tout nouvel instrument : *Le Grand Gaffiot : dictionnaire latin-français*, nouvelle version revue et augmentée, sous la direction de Pierre Flobert, Hachette, 2000. Pour tous les *aficionados*, P. Flobert retrace, ici, l'histoire du Gaffiot, dans son article : *La Lexicographie latine en France. Avant et après Félix Gaffiot*.

### PLAISIR DE LA RECHERCHE : LA PASSION DE L'ANTIQUITÉ

Comment mieux manifester la fécondité de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, qu'en proposant à nos lecteurs une présentation des travaux de deux jeunes chercheurs, Laurent Piolot et Béatrice Duval ? Le premier, déjà docteur, est historien de formation, la seconde, doctorante, est agrégée de Lettres classiques. Tous deux portent sur l'Antiquité un regard neuf, qu'illustrent leurs articles.

L. Piolot, dans son article *Mystères à Andanie : une pierre dans le jardin de Pausanias*, réexamine ce que l'on tenait pour acquis à la lumière de ce qu'avait écrit Pausanias dans le livre IV de sa *Périégèse* : les Messéniens formaient une communauté de culte, unie dans la célébration des Mystères des Grandes Déesses à Andanie. Les contradictions entre ce texte et les inscriptions sur des pierres mises au jour en 1858 paraissaient secondaires et même, au prix de « quelques accommodements », validaient le récit de Pausanias. Pour L. Piolot, cela « procède largement d'une conception de l'histoire de la Grèce qui tend à privilégier l'époque classique, voire archaïque, au détriment des époques "basses" que constituent les époques hellénistique et impériale ». Or, le travail historiographique, précise-t-il, est aussi de « bien comprendre les logiques à l'œuvre dans l'interprétation du passé selon les époques, les lieux, les écoles de pensée, etc. » Il reconsidère ainsi le témoignage de Pausanias et propose, au-delà des lectures déjà faites, une approche nouvelle de la fête et de la nature de la « communauté messénienne ».

B. Duval souligne elle-même le caractère paradoxal de son projet de recherche au début de son article proposant des itinéraires *pour un voyage olfactif en pays grec*. En effet, les odeurs de la Grèce ancienne n'existent plus. Par contre, nous avons les mots avec lesquels les Grecs en parlent et ces mots disent comment ils se représentaient les choses. Si l'objet même de la recherche de B. Duval est original, les « itinéraires » qu'elle emprunte pour faire ce « voyage olfactif en pays grec », à travers le cas d'école du fromage, ne sont pas moins nouveaux. Car il s'agit pour elle de « dégager les carrefours, les bifurcations, les circuits parallèles, les voies laissées sans issues, enfin les *terra incognita* dans les *espaces mentaux* des Grecs<sup>1</sup> », à travers les textes littéraires (Aristophane y occupe bien sûr une place de choix), mais aussi médicaux ou philosophiques (ceux d'Aristote ou de Théophraste).

Mais la lecture de ces articles présente un autre intérêt qui, à nos yeux, n'est pas le moindre. Tous deux reflètent la passion que les deux

---

(1) B. Duval : résumé de son article : <http://cru.chateau.free.fr/resumes6.htm>. C'est nous qui soulignons.



jeunes chercheurs éprouvent à l'égard de l'Antiquité : Laurent Piolot retrace ainsi au début de son article l'itinéraire atypique qui l'a conduit à se vouer à l'histoire grecque, et Béatrice Duval ne peut, par l'allégresse de son style, que nous faire partager son enthousiasme.

Au terme de cet avant-propos, nous voulons affirmer que si l'Antiquité et les textes anciens ne constituent plus pour nous un patrimoine, ils sont un héritage que nous revendiquons. Cela signifie que, pour nous, il s'agit d'en faire un usage fécond, de faire vivre et voir les Anciens à travers des approches renouvelées, empruntant notamment aux sciences humaines, pour fonder un nouvel humanisme, conscient de ses valeurs. Si, à la lecture des articles fort divers que nous proposons, nos lecteurs sont persuadés de la richesse des travaux actuels sur les Anciens, et du bonheur que la recherche en ce domaine peut susciter, le latin et le grec, pour longtemps encore, ne seront pas des langues mortes, mais des langues anciennes dignes d'être enseignées.

Armelle Clatin et Jean-François Picaut